

La Belgique Militaire, il y a un demi-siècle (10)

Journal d'un officier d'artillerie par le Lieutenant Jean Du four (6 et fin)

Au début de 1917, le Capitaine d'artillerie Jean Du Four cessa brusquement de tenir son journal de guerre, et un des derniers mots qu'il traça fut "Catastrophe !" Que s'était-il donc passé ? Le jeune officier avait-il été blessé ? L'avait-on fait prisonnier ? Sa foi dans la victoire s'était-elle évanouie ? Avait-il démérité ? Ou bien, de mauvaises nouvelles lui étaient-elles parvenues de sa famille réfugiée en France ? Non, rien de tout cela ! Ce que le Capitaine Du Four appelait une catastrophe en janvier 1917, ce qui lui ôtait le sommeil et le dissuadait à tout jamais de noter événements et impressions, c'était purement et simplement sa désignation pour l'état-major d'une division d'armée.

Jusqu'alors, il avait réellement vécu pour ses hommes, pour ses chevaux, pour ses canons, pour la fièvre des mises en batterie, pour le fracas des tirs. En deux ans et demi de campagne, il était devenu un officier de troupe, un officier de front ! Et voici qu'on l'arrachait à cette existence souvent prosaïque, toujours dangereuse, mais, somme toute, exaltante ...

Les aptitudes requises ne lui faisaient nullement défaut, il l'a prouvé par la suite. Non seulement il fut apprécié dans les divers états-majors où il servit, mais encore, après l'armistice, il se classa en tête de sa division de l'Ecole de Guerre et, plus tard, il connut l'insigne honneur d'être attaché au Cabinet du Roi Albert, puis du Roi Léopold.

Cependant, le Général en retraite Jean Du Four disait volontiers qu'il devait ses plus beaux souvenirs d'officier, les meilleurs moments de sa longue carrière, à ses séjours à la troupe.

Il est dommage, assurément, que le Capitaine Du Four n'ait pas raconté sa vie à l'état-major en 1917 et 1918. Mais, tout incomplet qu'il soit, son journal, dont la publication s'arrête ici, a le double mérite d'avoir été rédigé parfois sur une roue de canon, parfois sous un abri secoué par les explosions, parfois sur une table de ferme, et de présenter des événements qui n'ont pas subi l'action déformante, et trop souvent embellissante du temps.

"Mercredi 16 août 1916

Je demande et obtiens le commandement intérimaire de la 8e Batterie. J'achève l'installation de cette batterie au Lettenburg et c'est pendant trois mois, une vie extrêmement active, agitée et heureuse. Nous étions, avec la 48e, les batteries les plus actives du secteur et, comme de juste, les plus bombardées. Nous étions à la fois batterie contre-batteries, de destruction et de barrage. J'ai construit des abris bétonnés. J'ai perdu, hélas, sept hommes, dont trois tués. J'ai été cité une fois à l'ordre du jour de la Division, une autre fois à celui du Régiment. J'ai été proposé par le major pour une distinction honorifique, avec cette belle mention : "Commandant de batterie intelligent, au front depuis le début de la campagne, aimé de ses hommes, toujours avec eux, surtout là où il y a du danger."

Mais, à la fin de juillet, voilà que le titulaire revient et reprend sa batterie ! Ce fut une séparation cruelle, car j'avais de l'affection pour mes hommes et cela me fendait le coeur de les quitter. J'ai été désigné pour le 7e Régiment d'artillerie attaché à l'Armée anglaise. Et me voici en route, par une chaleur torride, à travers la toute petite Belgique, à la recherche de mon régiment. Ayant fini par le trouver, j'y fus reçu à bras ouverts par le Colonel Greindl et, le lendemain, je prenais le commandement de la 6e Batterie.

Mes camarades de batterie sont charmants : le Lieutenant De Coster que j'ai connu à Ypres, homme de sport, sérieux et fiancé. Le Sous-lieutenant auxiliaire Glaudos, ingénieur des chemins de fer, brave garçon intelligent, dévoué et calme. L'adjudant Day, un volontaire de guerre, candidat officier, officier d'artillerie de marine américain, un Yankee pur sang : sens des affaires, admiration pour l'argent, simplicité, naïveté même, étonnement perpétuel devant nos caractères compliqués et notre politesse maniérée d'Européens ultra-civilisés, humoristique, très déférent et très obligeant. Il y a pour moi quelque chose de pénible à recevoir ces marques de respect, moi, gamin de 29 ans, de la part d'un homme de 40 ans qui, s'il était resté dans son pays, serait au moins capitaine d'artillerie.

Quant à mes soldats, ce sont, je crois, des gens très braves. Beaucoup à cause de la formation bizarre de ce régiment, ont un feuillet de punitions fort chargé ; mais presque tous se sont amendés et font à présent de l'excellent service.

Nos canons, les "75 Schneider" portugais, sont très bons mais, à part le tube, manquent de robustesse. Nous faisons partie, en ce moment, de la 1ère division du 2e Corps canadien.

Mardi 29 août

Me voici dans ma chambre, aux échelons. En ce moment, la sirène siffle dans tous les coins, annonçant, de sa voix lugubre et monotone, l'attaque aux gaz. Cela impressionne, ainsi, en pleine nuit. Là-bas, du côté des tranchées, canonnade et fusillade vont leur train. On voit déjà, en imagination, les hommes atteints par les gaz toxiques ; pauvres êtres souffrants, suffoqués, se tordant atrocement ; cadavres devenus noirs, avec l'horreur d'un rictus sinistre. Et la sirène marche toujours. Comme c'est laid, la guerre actuelle !

Il n'est pas question actuellement de quitter l'Armée anglaise ; nos chevaux et nos harnais lui appartiennent et, bientôt, paraît-il, nous aurons, par l'entremise des Anglais, des 75 français ou des canons britanniques. On ne sera pas fâché d'abandonner nos "Portugais" trop peu robustes. Comme on voudrait pouvoir utiliser nos connaissances de tir !

Mercredi 25 octobre

Ce dimanche, de grand matin, il y a eu un bombardement intense de nos tranchées. Il y avait de l'électricité dans l'air. Scheid et moi devons exécuter des tirs pendant toute la matinée. La 4e Batterie qui se trouve à environ 300 mètres de nous, à notre droite, est bombardée à deux reprises ; un sous-officier est blessé, trois soldats sont atteints par des émanations de gaz provenant du bombardement. Vers 4 heures de l'après-midi, ordre d'exécuter un tir lent sur un cratère de mine, à raison d'un coup par 45 secondes. Et le supplice commence ! L'obscurité tombe. Nous tirons toujours, fourbus, gelés, fiévreux, seuls à présent. Soudain, quelques obus encadrent la batterie. Puis, de nouveau, plus rien ... On tire, on ravitaille sans cesse.

Il est près de minuit, on est occupé à ravitailler, quand un formidable obus tombe comme la foudre en plein milieu de la batterie, à quelques mètres de moi. Un blessé, des disparus ! Les attelages affolés s'emballent et disparaissent : nos projectiles gisent éparpillés. D'autres obus suivent. Nous continuons le tir jusque vers minuit et demi, nous attendant aux pires catastrophes.

Enfin, l'ordre de cesser le feu ! Comptons-nous ! On finit par retrouver la plupart des attelages. Un soldat de la 5e, De Waegeneire, manque seul à l'appel. Vers 3 heures du matin, on retrouve le malheureux, mort, horriblement défiguré ; il avait été surpris par le premier obus, et lancé à soixante mètres de là. Cette macabre trouvaille clôture la sinistre journée qui, maintenant encore, me laisse une impression de cauchemar.

Dimanche 30 octobre

J'ai une peur irraisonnée de la solitude et des heures de mélancolie profonde. La nuit, j'ai grand-peine à m'endormir. Est-ce de la neurasthénie ? Est-ce la fatigue morale de deux ans de campagne ?

Jeudi 4 janvier 1917

Je voudrais faire de la bonne besogne, du travail sérieux et je sens que c'est très difficile. On commence à être écoeuré de cette longue guerre stagnante. Mes hommes aussi, je le sens, aspirent plus que jamais à du changement, quel qu'il soit. Ils sont fatigués physiquement, mais surtout moralement !

Vendredi 5 janvier

Aujourd'hui, bombardement d'une heure en plein dans la batterie ! J'ai fait évacuer, puis je suis resté seul avec Daneels, le brancardier, à l'abri téléphonique. Au bout d'une demi-heure, j'ai rejoint les autres à la "ferme", non sans avoir manqué d'être tué en route. Enfin, tout va bien ; aucune victime, mais la position devient horriblement inquiétante.

Samedi 6 janvier

A 10 heures du soir, un premier obus vient tomber dans la batterie ; d'autres suivent. Je fais évacuer et reste seul au téléphone. Cette mauvaise plaisanterie boche dure quarante minutes.

Lundi 8 janvier

Catastrophe ! Le major me fait savoir que je suis désigné pour la 1ère Division d'Armée. Le colonel, me dit-on, fera toutes les démarches possibles pour rapporter la mesure. Je crois vivre un cauchemar.

Mardi 9

J'en ai rêvé toute la nuit. Pourvu que la mesure soit rapportée. Je m'accroche à cet espoir fragile.



Général en visite au 13 A
(Avec l'aimable autorisation de Madame
Florence de Moreau de Villegas de Saint-
Pierre)

Hélas ! Pendant l'inspection que le colonel passe cet après-midi, j'apprends que la désignation est irrévocable. Je suis écrasé. On fait valoir l'honneur qu'on me fait. (Déjà, une auto viendra me prendre). On blague, mais je ne me déride guère. Moi dans un état-major de Division ? Mais je n'ai aucune aptitude pour cela ! Je suis artilleur, officier de troupe et rien de plus. Que vais-je devenir là-dedans ? Et puis, ma pauvre batterie ! J'aurai tant de peine à la quitter. Je me suis attaché à tous ces braves gens, je m'étais habitué à l'idée que je finirais la guerre avec eux au 13e d'Artillerie.

Me voici à nouveau seul, dans un milieu quasi-étranger, chargé de fonctions encore ignorées."

Fin

La discipline militaire et la répression pendant la guerre 14-18

Dans "La Belgique Militaire " de septembre 1970, le Général e.r. F. Temmerman rédige un article concernant la discipline militaire. Nous avons retenu cet extrait relatif à la Première Guerre mondiale.

"La mobilisation qui porta notre armée à un effectif d'environ quatre cent mille hommes et les circonstances de la guerre amenèrent fatalement une recrudescence d'infractions susceptibles d'être jugées par les conseils de guerre.

Durant toute la durée de la guerre, ils prononcèrent au total 219 condamnations à mort ; 122 de ces jugements furent réformés par la Cour militaire et 12 seulement furent exécutés. Parmi ceux-ci, 3 le furent du chef de meurtre. Le cas du nommé V. qui fut guillotiné à Furnes le 26 mars 1918, est connu car les journaux ont souvent parlé de ce dernier emploi des bois de justice en Belgique.

Le second fut fusillé pour avoir abattu froidement son lieutenant. Le troisième est celui du soldat W. qui, en service commandé, abattit son caporal et qui fut fusillé le 3 juin 1918, à Oostduinkerke. La veille, un ordre émanant de l'état-major de la 6e Division d'Armée avait prescrit l'exécution en ces termes :

"Le soldat W., du 2 Gr, condamné à mort par arrêt de la Cour militaire du 24 mai 1918, pour meurtre de son caporal, sera fusillé le 3 juin, à 6 heures. L'exécution aura lieu à proximité du camp Bador , devant le front d'une compagnie du 1er Bataillon du 4 C et d'un peloton de chacune des compagnies de Réhabilitation, troupes en armes et sans sac.

Le 2 Gr fournira un détachement de douze soldats sous le commandement d'un adjudant, chargé de l'exécution. Ces troupes seront rassemblées au camp Bador, à 5h45. Toutes les dispositions nécessaires seront prises par le commandement du 1er Bataillon du 4 C. Le sous-chef d'E.M. de la division, l'Auditeur militaire et son greffier, l'Aumônier divisionnaire, un officier d'administration (avec brancardiers) assisteront à l'exécution et seront prévenus par mes soins. Le condamné sera amené au lieu d'exécution par la gendarmerie et remis aux troupes chargées de l'exécution de la sentence."

(à suivre)

Fernand Gérard